



RENEE ANN MILLER

Pour un baiser volé

LES FRIPOUILLES

**J'AI
LU**
POUR Elle

AVENTURES & PASSIONS

Pour un baiser volé

Aux Éditions J'ai lu

LES FRIPOUILLES

- 1 – Le défi de Sophia
N° 13454
- 2 – Le bourreau des cœurs
N° 13506
- 3 – Une jolie inconnue
N° 13544
- 4 – Jolie Nina
N° 13703
- 5 – Le Fantôme des beaux quartiers
N° 13861

RENEE ANN
MILLER

LES FRIPOUILLES - 6

Pour un baiser volé

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mareva Mae*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

NEVER MARRY A SCANDALOUS DUKE

Éditeur original

Zebra Books

Kensington Publishing Corp., New York

© Renee Ann Miller, 2022

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

*À Christina Hovland,
pour son soutien, son amitié,
et pour avoir lu mes histoires même
quand elle était plongée
dans la rédaction des siennes.*

1

Dorchester Hall, Richmond, Angleterre

Lady Sara Elsmere expira lentement et essaya de se tenir tranquille. Toute tentative de se fondre dans le décor, alors qu'on était debout dans la salle de bal du duc de Dorchester, relevait de l'impossible quand on portait une robe rose ornée de pivoinés en soie de la taille d'un saladier.

Elle se souvint des paroles de son père : « Cette robe donne à ton teint un éclat de jeunesse. »

Affirmation complètement absurde. Des balivernes pures et simples.

En réalité, cette robe de bal lui donnait l'air d'une idiote. Pourtant, aucune de ses protestations n'avait réussi à convaincre père. Elle se retrouvait donc ainsi vêtue, à essayer de disparaître dans le papier peint floqué d'or, tâche à laquelle elle échouait lamentablement.

Elle espérait de tout cœur que père cesserait de la forcer à assister à de tels rassemblements dans l'attente que quelqu'un demande sa main.

Tandis qu'elle observait les femmes, parées de leurs plus belles toilettes, et les hommes en tenue de soirée, sa première sortie mondaine lui revint à l'esprit. Elle était à l'époque plus âgée

que les autres jeunes femmes, car elle avait étudié à Bedford College. Père avait toujours considéré l'éducation des femmes comme une perte de temps et d'argent, mais la mère de Sara avait formulé ce vœu sur son lit de mort. Pendant la majeure partie de la soirée, personne ne l'avait invitée à danser et elle avait fini par comprendre que son âge, mais aussi le fait qu'elle soit un bas-bleu qui étudiait les insectes la rendaient moins attirante aux yeux de la plupart des gentlemen en quête d'une épouse.

Puis sir Harry s'était approché d'elle, et elle s'était souvenue des paroles de son professeur de danse : « Non, non, non. D'abord, votre pied droit, pas le gauche. Vous êtes la danseuse la plus maladroite à qui j'ai eu le malheur d'enseigner. »

Avant que sir Harry se décide et l'invite à danser, sa peur de tomber ou de faire chuter son partenaire avait pris le dessus, et Sara avait éclaté de rire. Pas un gloussement de petite fille qu'un homme aurait pu trouver adorable ou attachant, mais un rire nerveux et suraigu. Toutes les têtes s'étaient tournées dans sa direction et plus on la fixait, bouche bée, plus son fou rire s'intensifiait.

Son second bal, lors de la même saison, avait constitué un autre désastre absolu. La même chose s'était produite quand lord Gilbert lui avait demandé une danse.

Sa qualité d'intellectuelle la rendait moins attirante, et sa tendance à rire de façon incontrôlable quand on l'invitait à danser avait scellé son destin ; elle était condamnée à faire tapisserie.

Repoussant ces souvenirs, Sara examina les couples qui valsaient et repéra sa sœur, qu'un jeune spécimen masculin faisait virevolter sur la piste de danse. Un sourire radieux illuminait le visage de Louisa, et son partenaire affichait

l'expression d'un homme convaincu que tout le monde l'enviait. Sara était certaine que beaucoup le jalouaient, effectivement. À dix-huit ans, Louisa avait fait ses débuts en société cette année et était immédiatement devenue la favorite de la saison. Tous les hommes voulaient danser avec elle, et Sara les comprenait. Sa sœur n'était pas seulement magnifique : elle brillait littéralement et s'épanouissait sous les feux de la rampe.

Pendant que Sara collectionnait des papillons, Louisa papillonnait en société, voletant à droite et à gauche, belle et gracieuse. Elle attirait tous les regards. Le fait que deux sœurs puissent être aussi différentes rendait Sara perplexe. Et pourtant, elle était soulagée que sa sœur ne souffre pas de la même excentricité qui la secouait dès qu'on l'invitait à danser.

Elle sonda la foule à la recherche de son frère. Ned était probablement dans la salle réservée aux jeux de cartes avec leur hôte, Ian McAllister, le duc de Dorchester, un homme qui la laissait indifférente. Il était l'un des derniers membres d'un groupe que la rubrique potins des journaux appelait les « lords scandaleux », une bande d'aristocrates canailles. Bien que la plupart se soient mariés et aient abandonné leur vie de débauche, Dorchester, qui semblait à l'aube de la trentaine, paraissait résolu à ne pas changer. La bonne société, quant à elle, avait l'air plus que prête à absoudre le don Juan sans cœur, surtout quand il l'abreuvait de champagne et la régalaient de cuisine française.

Elle se demanda ce que les femmes pouvaient bien lui trouver. D'accord, il était séduisant. Bien sûr, il était mince et avait une belle carrure. Mais il en fallait sûrement plus pour qu'une femme tombe aux pieds d'un gentleman. Pourtant, on

racontait que, pas plus tard que l'année dernière, une débutante s'était évanouie alors que le duc se contentait de la saluer.

Sara cessa de penser au scandaleux duc et regarda son père, debout à l'autre extrémité de la salle de bal, en pleine conversation avec un homme. Peut-être leur discussion tenait-elle plus de la dispute, puisque le visage de père avait pris la même teinte rouge que lorsqu'elle avait rechigné à porter l'abominable robe rose.

Sara mordilla sa lèvre inférieure et observa la large porte qui s'élevait à quelques dizaines de centimètres de là où elle se tenait. Père, Ned et Louisa étaient distraits. Une telle opportunité de s'éclipser de la salle de réception ne se représenterait sans doute pas. Elle s'approcha lentement de l'ouverture. Elle avait entendu dire que le duc de Dorchester possédait une bibliothèque exceptionnelle dans son domaine de Richmond, et elle se donnait pour mission de se trouver une cachette pour le reste de la soirée. Elle serait sûrement la cible de la colère de père sur le chemin du retour, mais elle préférait de loin supporter l'une de ses tirades plutôt que de rester dans la salle de bal une minute de plus.

Aussi vite que possible, compte tenu du fait qu'elle devait faire bouger avec elle presque dix kilos de soie, de tulle et de fausses pivoines géantes, elle se glissa dans l'entrée voûtée. Une sensation d'euphorie la parcourut tandis qu'elle évoluait le long du large couloir et de son tapis turc rouge.

Un domestique, vêtu d'une livrée noire et cintrée, sortit d'une pièce et lui rentra presque dedans.

— Veuillez m'excuser, madame. Cherchez-vous la salle de repos ?

Elle se balançait d'un pied sur l'autre, tout en se demandant quelle portion de la vérité lui divulguer.

— À vrai dire, je cherche la bibliothèque.

L'homme écarquilla les yeux, puis il détourna le regard.

— Bien sûr, madame. C'est la prochaine porte à votre gauche.

— Je vous remercie.

En continuant de longer le couloir, Sara jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Quelque chose dans la façon qu'avait eue le valet de la regarder la dérangeait.

Peu importait : on l'avait souvent dévisagée de la sorte au cours de sa vie. Il était possible qu'elle se sente coupable d'avoir filé en douce, ce qui la poussait sans doute à mal interpréter la réaction de l'homme. Il la trouvait probablement effrontée de quitter ainsi les autres invités pour le plaisir de la lecture.

Elle ouvrit la porte qu'il lui avait indiquée et la referma doucement derrière elle. Des chandeliers muraux alimentés au gaz éclairaient la bibliothèque, l'une des plus grandes qu'elle ait pu voir – et elle en avait visité un certain nombre, puisque ces pièces étaient son seul réconfort lors de tels rassemblements.

L'odeur de reliure en cuir emplît ses narines et elle passa en revue les hautes étagères en acajou qui recouvraient trois des quatre murs de la pièce. Chacune d'entre elles était équipée d'une échelle coulissante afin que l'on puisse atteindre les rayonnages les plus élevés. Dans le coin de la pièce, un escalier métallique en colimaçon montait en flèche vers un étage en balcon, où se trouvaient d'autres étagères.

Face à une si vaste collection, elle était presque certaine de trouver une lecture stimulante, possiblement même un livre d'entomologie.

Tout en s'approchant de la bibliothèque à sa droite, elle leva les yeux vers la charmante fresque qui ornait le plafond. Des nuages blancs et cotonneux parsemaient un ciel bleu, où volaient des chérubins ailés et portant des couronnes de fleurs. Les angelots tenaient des flûtes et des harpes. Une scène si fantaisiste lui donnait presque envie de s'allonger sur le dos et d'observer la peinture. Elle mit de côté cette folle idée et continua sa progression vers les rayons.

Elle plissa les yeux pour déchiffrer les titres sur le dos des livres et sortit ses lunettes de la poche cousue sur le côté de sa robe. Elle remarqua des œuvres de George Eliot, Daniel Defoe, et repéra même un recueil de poèmes de Robert Burns. Elle avait du mal à imaginer le duc en train de lire une telle œuvre. D'après ce qu'elle avait entendu dire à son sujet, il était plutôt du genre à se lancer dans la lecture d'un ouvrage plus scandaleux, comme les *Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir*.

Des pas résonnèrent dans le couloir, ainsi qu'une voix masculine.

Elle fit volte-face pour voir la poignée de la porte s'agiter.

Son père ou son frère avaient-ils retrouvé sa trace ? Elle ne souhaitait pas retourner dans la salle de bal, surtout après avoir découvert tant de livres qui ne demandaient qu'à être explorés. Elle fourra ses lunettes dans sa poche et se rua vers une alcôve entre deux bibliothèques. Elle dut se faire toute petite pour se faufiler dans le recoin.

La jeune veuve lady Cleary, vêtue d'une robe jaune vif, entra dans la pièce, suivie du duc de Dorchester. Ce dernier referma la porte derrière eux.

Sara déglutit. Pourquoi cet homme n'était-il pas avec ses invités ?

Elle obtint sa réponse quand la veuve effleura son torse de ses paumes et se pencha vers lui.

En retour, Dorchester enroula ses grandes mains autour de la nuque de la femme et amena ses lèvres à la rencontre des siennes.

Bonté divine ! Elle aurait cru lady Cleary plus maligne. Ne comprenait-elle pas qu'elle était la candidate au mariage la plus en vue de l'année ? Avec un peu de chance, elle ne tomberait pas trop amoureuse de Dorchester avant que le vaurien la délaisse pour sa prochaine conquête.

Sara repensa au domestique qu'elle avait failli percuter dans le couloir. Avait-il cru qu'elle se dirigeait vers la bibliothèque pour un rendez-vous secret avec le duc ? Cela expliquerait l'étrange expression sur son visage. Mais Sara ne ressemblait nullement à la séduisante lady Cleary, surtout vêtue de cette odieuse robe.

Elle ouvrit la bouche pour signaler sa présence, mais la vue de Dorchester faisant glisser sur l'épaule de lady Cleary l'encolure de sa robe de bal et embrassant sa peau pâle lui fit refermer son clapet.

Que dois-je faire, maintenant ?

Elle pourrait fermer les yeux.

Oui, ça devrait fonctionner. Elle pinça ses paupières dorénavant closes.

Lady Cleary commença à haleter et à émettre de petits gémissements.

— Hum... Oh oui, Ian. C'est si... Oui, juste là.

Bien que Sara combatte l'envie de regarder la scène, la curiosité finit par l'emporter et elle entrouvrit doucement les paupières d'un seul de ses yeux.

Dorchester pressait sa cuisse entre les jambes couvertes d'étoffe de la femme, tout en l'embrassant.

Sara ouvrit son second œil et inclina la tête sur le côté. Pourquoi lady Cleary s'arc-boutait-elle et ronronnait-elle comme un chat ? Ce que Dorchester lui faisait avait l'air plutôt désagréable.

Soudain, le gentleman s'immobilisa.

Sara frissonna d'appréhension et couvrit sa bouche d'une main. Avait-elle fait du bruit ? Cette possibilité fit battre son cœur à tout rompre, si fort qu'elle craignit que le duc et sa compagne n'entendent l'intense « boum, boum, boum » qui tonnait dans sa poitrine.

Le duc jeta un regard par-dessus son épaule. Il était beau avec ses cheveux sombres, ses lèvres fermes et sa mâchoire carrée, mais Sara avait toujours trouvé que l'homme était entouré d'une aura de danger. Peut-être à cause de ses yeux bleus et perçants, qui semblaient capables de sonder l'âme d'autrui, à la recherche de faiblesses.

Dans une tentative d'échapper à sa vue, elle se comprima encore un peu plus, le dos contre le mur. Ce faisant, l'une des fichues pivoines se détacha de sa robe et roula hors de l'alcôve.

Le regard furieux et menaçant de Dorchester se figea sur la fausse fleur, avant de se poser sur Sara. Il l'observa avec la même arrogance dédaigneuse que lui témoignaient la plupart des hommes de la Société londonienne des entomologistes, quand elle leur soumettait l'un de ses articles pour une publication.

— Ian, quel taquin vous faites ! Ne vous arrêtez pas, j'y suis presque, protesta lady Cleary, en proie à une indéniable agitation.

Il pivota vers elle.

— Je pense qu'il serait plus sage que vous retourniez auprès des autres invités, ma chère.

— Ian, que se passe-t-il ?

— Je crois avoir entendu un rat.

La veuve laissa échapper un couinement.

Il gagna la porte pour l'ouvrir.

— Ce n'est pas juste de me laisser dans un tel état. Pourquoi ne trouverions-nous pas une autre pièce ? suggéra-t-elle, pleine d'espoir.

— Désolée, ma chère. Il faut que je règle ce souci.

— Vous-même ? N'avez-vous pas une légion de domestiques à qui devrait échoir une tâche aussi détestable ?

— Je préfère attraper ce nuisible moi-même.

Cette déclaration fit battre le cœur de Sara de plus belle. En temps normal, elle riait seulement quand un homme l'invitait à danser, mais elle resserra l'étau de sa main sur sa bouche, craignant soudain qu'un pouffement nerveux ne franchisse ses lèvres.

Lady Cleary cligna des yeux et sembla prête à insister, mais quelque chose sur le visage du duc la fit se raviser. Les jupes de la veuve bruissèrent quand elle quitta la pièce.

Dorchester referma la porte d'une main lourde et s'y appuya, le dos contre le bois. Il croisa les bras sur son large torse.

— Je n'apprécie pas particulièrement les voyeurs, ceux qui prennent leur pied en observant les autres.

Elle, une voyeuse ? C'était absurde. Elle n'avait pas prévu d'assister à ses frasques. Elle avait pénétré dans la bibliothèque pour échapper au bal.

Quel homme arrogant et exaspérant ! La nervosité de Sara se transforma en colère. Elle lissa sa jupe du plat de la main et sortit de sa cachette.

— Je n'avais pas l'intention de vous espionner, et je suis profondément blessée par ce que

vous insinuez. Votre remarque dégradante me fait attendre des excuses de votre part.

Ian inspira profondément.

— Vous pensez que je vous dois des excuses, mademoiselle... ?

— Mlle Elsmere. Lady Sara Elsmere.

Ah, c'était donc son nom. Il l'avait déjà aperçue. La fille du comte de Hampton. Ce bas-bleu qui riait de façon incontrôlable quand un homme l'invitait à danser, poussant la gent masculine à l'éviter comme la peste lors des bals.

— Je suis seulement venue ici afin de pouvoir lire.

— Vraiment ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Oui, vraiment. Si vous pensez que je voulais vous regarder en train de...

Elle agita la main dans sa direction, visiblement mal à l'aise quand il s'agissait de décrire ce à quoi elle venait d'assister. Ses joues déjà rosies prirent une teinte plus prononcée, aussi profonde que ses lèvres charnues et sensuelles. Des lèvres qui contrastaient avec toutes les autres caractéristiques de cette femme, qui portait ses cheveux bruns relevés en un chignon sévère et était vêtue d'une robe à froufrous ornée à l'excès, cachant ses formes et lui donnant l'air franchement ridicule.

Comme s'il avait prononcé cette remarque à voix haute ou qu'elle avait saisi le fond de ses pensées, elle leva le menton.

— C'est mon père qui a choisi cette abomination. Veuillez ne pas me juger.

— N'êtes-vous pas un peu trop âgée pour que votre père vous dise quoi porter ?

— Je le suis. Mais si je souhaite rester dans les bonnes grâces de mon père, je dois me satisfaire de ce genre d'atrocité. Si vous voulez bien

m'excuser, je crains que cette conversation ne soit devenue ennuyeuse.

Elle se dirigea vers la porte. Son regard sembla s'attarder sur l'énorme fausse fleur abandonnée sur le tapis. L'espace d'un instant, Ian pensa qu'elle avait l'intention de la récupérer.

— Vous pouvez garder la pivoine, Votre Grâce. Peut-être votre couturier pourrait-il l'ajouter à l'un de vos chapeaux, ou vous pourriez l'offrir à lady Cleary pour vous faire pardonner de ne pas avoir mené à bien la tâche à laquelle vous vous employiez.

Peu de personnes lui parlaient sans faire preuve de déférence. L'épineuse lady Sara était une anomalie. Contre toute attente, il la trouvait intrigante, surtout sa bouche aguicheuse et sensuelle. Pendant une demi-seconde, il envisagea de lui demander si elle souhaitait des cours particuliers sur ce dont elle venait d'être témoin.

D'où diable lui venait une idée aussi ridicule ? Ian secoua légèrement la tête, un mouvement imperceptible pour chasser cette pensée incongrue. Il ne s'intéressait guère aux femmes guindées et hautaines qui ne faisaient que de la figuration.

Elle avait posé la main sur la poignée de la porte, quand une voix d'homme prise de panique héla son nom dans le couloir.

— Sara, où es-tu ? Enfer et damnation...

Bon sang. Il ne serait pas judicieux qu'on le trouve seul avec cette femme. Ian recula pour disparaître dans l'obscurité.

Lady Sara ouvrit la porte, et son frère se précipita à l'intérieur de la pièce. L'homme respirait bruyamment et son visage était d'une pâleur fantomatique.

— Ned, que se passe-t-il ? demanda lady Sara en agrippant sa manche.

La pomme d'Adam de son frère bougea, mais aucun mot ne franchit ses lèvres.

— Ned, tu me fais peur, insista-t-elle en attrapant ses épaules pour le secouer. Dis-moi !

— C'est père. Il a eu un malaise.

— Un malaise ? répéta-t-elle, la voix tremblante.

— Oui. Le Dr Trimble dit qu'il a fait une crise d'apoplexie. Il... il est mort.

*Dorchester Hall, Richmond,
un an plus tard...*

En temps normal, quiconque aurait fait irruption dans le bureau du duc de Dorchester sans frapper aurait été gratifié d'un regard meurtrier et se serait vu passer un savon mémorable. À vrai dire, à trente-deux ans, Ian était incapable de se souvenir d'une occasion où un domestique aurait osé agir de la sorte. Jusqu'à cet instant.

Pourtant, en voyant Gertrude Winterbottom, la gouvernante de ses pupilles, il ravala sa réprimande. On aurait dit que la femme d'âge mûr était tombée dans une flaque de boue et, connaissant les deux garçons espiègles dont il était le tuteur, c'était sûrement le cas.

La femme essuya la saleté qui maculait son visage, l'étalant ainsi sur ses joues. Elle avait l'air d'un joueur de rugby par temps de pluie.

— Ces enfants sont démoniaques. Les rejetons du diable !

Malheureusement, il était certain qu'on avait déjà affublé les deux garnements de pires sobriquets.

— Regardez ce qu'ils m'ont fait. Ils m'ont poussée dans une flaque d'eau boueuse !

Winterbottom serra sa jupe grise et salie entre ses poings et secoua le vêtement, comme pour donner plus de puissance à sa déclaration.

Ian ne connaissait rien aux enfants. Il avait été sous le choc après la mort de son cousin, trois mois auparavant, en apprenant qu'il était le tuteur des garçons. S'il y avait consenti, c'était sûrement parce que Finley l'avait fait boire plus que de raison avant de le lui demander.

— Je vous présente ma démission, qui prend effet immédiatement, déclara la gouvernante, le tirant de ses pensées.

Elle expira longuement, comme si un poids attaché à sa taille venait miraculeusement de disparaître.

Sa démission ? Impossible. Au lieu de vilipender la femme pour son entrée fracassante dans son bureau, Ian décida de marchander. Il excellait dans ce domaine depuis qu'il avait compris que l'argent était l'arme ultime dans n'importe quelle négociation – enfin, à égalité avec la menace de ruiner la réputation de son adversaire. Mais il doutait que la pieuse Gertrude Winterbottom ait dans son placard le moindre squelette dont il pourrait se servir contre elle.

Il pariait donc sur l'argent.

— Je vais augmenter votre salaire.

— Non. Je n'en peux plus, Votre Grâce. Hier, j'ai trouvé des vers de terre dans mon lit, et aujourd'hui, ça.

La voix de la gouvernante montait d'une octave à chaque mot qu'elle prononçait.

— Ma santé mentale m'est plus précieuse que le généreux salaire que vous me versez, même si une telle somme aurait dû m'avertir des horreurs qui m'attendaient dans cette maison. Puis-je

vous suggérer d'engager un gardien de zoo pour s'occuper de ces garçons ?

De l'eau sale ruisselant encore de ses cheveux défaits, elle sortit en trombe de la pièce, laissant derrière elle une traînée d'empreintes sur le sol.

— Mince alors, marmonna Ian.

Cela portait à trois le nombre des gouvernantes depuis que les garçons étaient venus vivre avec lui. Et Gertrude Winterbottom avait été la seule à postuler, à la suite de l'offre communiquée à l'Association des gouvernantes et des nourrices, un endroit où logeaient des femmes en attente d'un emploi. La rumeur qui circulait sur les deux garnements et leurs récents tours semblait avoir effrayé toutes les candidates dotées d'un minimum de bon sens.

Il se leva, arpenta la pièce, et reconstitua à l'envers le trajet de Winterbottom en suivant les empreintes boueuses le long du couloir, puis dans le petit salon, et sur la terrasse baignée du soleil éclatant de ce mois de mai.

Il n'aperçut pas les deux agitateurs et descendit les marches pour accéder au jardin.

— Edward ! Jacob ! Où êtes-vous ?

Les feuilles de l'un des chênes tremblèrent très légèrement.

Ian leva les yeux pour découvrir ses deux pupilles, de huit et sept ans, assis sur l'une des branches. Avec leurs visages ronds et leurs joues roses, ils ressemblaient à des chérubins peints par Raphaël, tout droit sortis de *La Madone de saint Sixte*, mais ils n'en avaient que l'air. Ils tenaient plus des petits anges armés d'arcs et de flèches du tableau *Le Triomphe de Galatée*, du même peintre.

Ian posa sévèrement les mains sur ses hanches, écartant ainsi les pans de son manteau.

— Qu'avez-vous fait ?

— Rien, cousin Ian, dit Edward, le plus âgé.

— Rien, répéta Jacob en écho.

Les deux petites terreurs baissaient les yeux vers lui sans aucun signe de remords. En réalité, ils affichaient une expression d'innocence trompeuse, comme celle de deux nouveau-nés.

Ian pensa au père d'Edward et de Jacob, qui se conduisait plus jeune comme un trublion. Finley avait toujours eu la capacité de détourner l'attention avec la même expression dépourvue de culpabilité, laissant Ian porter le chapeau pour une farce qu'ils avaient manigancée ensemble. Malgré tout, il tenait à Finley, jusqu'à ce que son propre père lui ordonne de moins le fréquenter. Pour un gamin qui se sentait déjà seul dans la maison de son père, où régnait une stricte discipline, il avait eu l'impression de se faire amputer d'un membre.

Chassant ces pensées, Ian expira doucement.

— Donc, Mlle Winterbottom est tombée dans une flaque d'eau boueuse par accident ?

Les deux garçons échangèrent une œillade silencieuse, comme s'ils se mettaient d'accord par la pensée sur la réponse à donner, puis le regardèrent de nouveau.

— Elle a trébuché sur sa jupe, répondirent-ils à l'unisson.

Ian se doutait qu'elle avait bénéficié d'une certaine aide.

— Félicitations, vous en avez poussé une autre à faire ses bagages.

Le sourire des garçons s'élargit.

— Vous êtes contents de vous, n'est-ce pas ? dit-il en donnant une intonation dure comme le fer à sa voix.

Le même ton qu'il utilisait quand il souhaitait susciter une once de peur chez ses interlocuteurs.

Aucun des deux enfants ne sembla s'en émouvoir, car leurs sourires ne faiblirent pas un seul instant.

Comment se faisait-il, alors que chaque personne à qui il avait affaire semblait soit émerveillée, soit terrifiée en sa présence, qu'il ne parvienne pas à s'occuper de petits garçons ?

— Avant de partir, Mlle Winterbottom m'a suggéré d'engager un gardien de zoo plutôt qu'une gouvernante.

— Est-ce que ça veut dire que nous pourrions avoir un lion ou un éléphant ?

Les yeux de Jacob brillaient d'euphorie et son sourire gagna encore du terrain sur ses joues rondes.

— Non, absolument pas, trancha Ian.

Edward planta son coude dans les côtes de son cadet.

— Mais non, imbécile. Il veut dire pour s'occuper de nous.

Toute trace d'excitation disparut du visage de Jacob, qui cligna des yeux.

— Allez-vous en embaucher un, cousin ?

Ian hésita avant de répondre, les laissant envisager cette possibilité.

— Bien sûr que non. Maintenant, descendez de là et allez dans votre chambre pour réfléchir à la gravité de vos actes.

Les garçons obéirent, l'air bien moins coupable qu'ils ne l'auraient dû, et se dirigèrent vers la maison.

Ian les observa se pousser avec malice en gravissant les marches de la terrasse, puis entrer dans la maison. Il se massa la nuque. Il se montrait peut-être redoutable à la Chambre des lords et rusé en affaires, mais il ignorait comment élever deux garçons. Son propre père lui avait seulement

appris comment *ne pas* élever un enfant ; ce dernier croyait qu'un martinet ou une verge de bouleau était la réponse à tout. Ian aurait préféré se couper un bras plutôt que de frapper les chenapans.

Peut-être devrait-il engager deux gouvernantes, une pour chaque enfant. Non, il refusait de les séparer. Ils avaient déjà dû faire face à la mort de leurs parents, et il gardait lui-même un souvenir très clair de ce que l'on ressent quand on est isolé et tenu à distance des autres.

Des pas résonnèrent sur les dalles.

Ian regarda par-dessus son épaule et aperçut son ami le plus proche et associé, Julien Caruthers, le comte de Dartmore. Ils étaient allés à l'université ensemble.

— Encore une gouvernante de perdue, mon vieux ?

— Oui. Comment le sais-tu ?

— Je viens de voir Derrière Gelé¹ se parler toute seule en descendant ses valises dans l'escalier.

— Oui, ils ont fait tout ce qui leur est passé par la tête pour traumatiser la pauvre femme et la pousser à la démission. Je ne sais plus quoi faire. L'espace d'un instant, j'ai envisagé de suivre sa suggestion.

— C'est-à-dire ?

— Embaucher un gardien de zoo plutôt qu'une énième gouvernante.

Julien rit.

— Peut-être devrais-tu te marier, mon vieux. Si les garçons savent qu'ils ne peuvent pas se débarrasser d'une nouvelle figure maternelle, ils n'essaieront pas d'y parvenir par tous les moyens.

1. Jeu de mots sur le nom de la gouvernante, Winterbottom signifiant littéralement « derrière d'hiver » en anglais. (N.d.T.)

Son ami avait épousé son amour d'enfance et chantait *ad nauseam* les louanges du bonheur marital. Ian, quant à lui, avait envisagé de se marier une seule fois, mais Isabelle s'était révélée être une menteuse manipulatrice, perfide et grippe-sou. Après lui avoir déclaré son amour, elle avait épousé son père – que Ian méprisait, elle le savait. Il semblait qu'Isabelle s'intéressait plus au fait de devenir duchesse qu'à lui. L'ultime trahison de son père et d'Isabelle lui avait appris une douloureuse leçon qu'il n'oublierait pas : ne jamais se laisser dévaster par les sentiments.

Son arrangement actuel avec lady Randall, une veuve, lui convenait parfaitement. Ils n'attendaient rien l'un de l'autre, sinon une gratification sensuelle. Pas d'attaches émotionnelles.

— La personne que j'épouserai ne penserait pas qu'il est de sa responsabilité de s'occuper de mes pupilles. Elle embaucherait simplement une nouvelle gouvernante. J'aurais alors une gouvernante malheureuse, mais aussi une femme dont je ne voulais pas.

— Eh bien, tu marques un point. Mais peut-être pourrais-tu trouver une femme qui serait aussi une véritable compagne. Quelqu'un qui ne rechignerait pas devant l'éducation des garçons. Une femme avec un fort instinct maternel.

S'imaginer épris d'une femme était une idée ridicule. Souhaitant changer de sujet, Ian posa une main sur l'épaule de son ami.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

Julien sortit une lettre de la poche intérieure de son manteau.

— Nous avons reçu cela chez Magnus Shipping. Il semble que notre dernier bateau à vapeur soit prêt à prendre du service sous peu.

— Parfait. Nous pourrons donc retirer le *Calypso* de notre flotte. Ton air réjoui me laisse à penser que tu as d'autres nouvelles.

— En effet. Je crois avoir réussi à convaincre Bertram Floyd de nous vendre son entreprise de ferronnerie.

Ian sourit. Avec la transition vers des coques en fer pour les navires, le commerce de Floyd s'annonçait florissant au cours des prochaines années.

— Je ne m'y rendrai pas !

Lady Sara Elsmere jaillit hors de son siège et releva les épaules.

Son frère, le comte de Hampton, était assis derrière l'énorme bureau qui avait autrefois appartenu à leur père. Il plissa les yeux.

— Mais si, tu iras. Il est grand temps que tu cesses de passer tes journées à examiner des cadavres de punaises.

— Ned, les papillons ne sont pas des punaises, mais des rhopalocères. Ils appartiennent à la famille des lépidoptères.

— Appelle-les comme tu veux. Depuis la mort de père, je ne t'ai pas obligée à participer à des mondanités, mais maintenant que la période de deuil est terminée, tu dois te trouver un mari.

On aurait cru entendre leur défunt père, aussi catégorique et peu disposé que lui à comprendre ce qu'elle ressentait quand elle assistait à des bals. Les hommes qui prenaient part au marché matrimonial n'avaient que faire d'un bas-bleu qui préférerait consacrer son temps à l'étude de l'habitat naturel des papillons. Surtout si la femme en question avait la réputation de glousser comme une écolière quand on l'invitait à danser.

Après le décès de père, le chagrin l'avait dévastée. Mais l'année écoulée lui avait permis de rester à la maison et de ne plus être sujette aux commérages.

— J'insiste : tu dois te trouver un époux pendant cette saison mondaine, déclara Ned en tapant du poing sur son papier buvard, faisant trembler l'encrier sur le bureau.

— Tu sais bien que je ne souhaite pas me marier. Je veux dédier ma vie à l'étude des papillons. Je suis entomologiste.

— Père n'aurait jamais dû te laisser aller à l'université.

— L'un des derniers vœux de mère, sur son lit de mort, était que je poursuive mes études.

Avec un regard cinglant, Ned se redressa et aplatit ses cheveux bruns du plat de la main, avant de s'approcher de la table ronde en marqueterie située à l'angle de la pièce. Il souleva une grande boîte blanche ornée d'un ruban rose, retourna là où était assise sa sœur et la lui jeta sur les genoux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en prenant le paquet.

— Ton costume pour le bal masqué que lord et lady Farnsworth donnent la semaine prochaine.

— Je t'ai dit que je n'irai pas.

— Si, ou je te coupe les vivres.

Sa bouche s'assécha. Elle avait besoin de sa pension pour financer ses travaux de recherche. Ned savait qu'en sa qualité de femme elle aurait du mal à trouver un bienfaiteur. Elle lui jeta un regard noir.

— Tu n'oserais pas.

— Tu sais que je ne prononce jamais de menaces en l'air.

Elle en avait bien conscience. Son frère pouvait se comporter de façon méprisable, quand il le décidait. Une fois, après qu'une dispute eut éclaté entre eux, il avait ôté plusieurs de ses papillons de leurs étagères pour les détruire.

— Il faut que tu te trouves un mari, et cela n'a aucune chance de se produire si tu restes terrée dans ton bureau.

Ce n'était pas juste que son frère, de deux ans son cadet, ait la mainmise sur son futur, parce qu'il était un homme ou parce que son père avait stipulé qu'elle ne pourrait toucher sa part de l'héritage qu'une fois mariée. Et à ce moment-là, son mari essaierait de s'en saisir.

— Tu es bien assez jolie, ajouta Ned.

Bien assez jolie. Père avait utilisé la même expression pour la décrire. Dans la bouche de père, ces mots ne lui avaient jamais fait l'effet d'un compliment, et il en était de même quand Ned les prononçait.

— Peut-être devrais-tu arranger tes cheveux différemment et cesser de les relever en un chignon aussi sévère. Pourquoi ne pas imiter la façon qu'a Louisa de se coiffer ?

Elle s'attendait à cette comparaison. Pourquoi sa famille refusait-elle de comprendre qu'elle n'était pas une copie de Louisa ? À n'en pas douter, sa sœur serait encore la favorite de cette saison. Sara le lui souhaitait. Louisa serait sur un petit nuage et elle sourirait de nouveau – ce qu'elle n'avait pas fait depuis la mort de père. Toutefois, cela n'avait pas grand-chose à voir avec la disparition de père, mais plus avec le fait que les feux de la rampe lui manquaient. Elle aimait être le centre de l'attention.

— T'autoriser quelques accroche-cœurs pour adoucir ton visage ne te ferait pas de mal, fit remarquer Ned, la tirant de ses pensées.

Elle ignore son commentaire et déposa sur l'angle de l'imposant bureau la boîte assez large pour contenir une robe, puis défit l'énorme ruban qui la fermait. Si elle voulait poursuivre ses recherches, il semblerait qu'elle soit dans l'obligation d'assister au bal masqué donné par lord et lady Farnsworth la semaine suivante. Elle souleva le couvercle pour révéler une robe à volants tout droit sortie d'une autre époque, accompagnée d'un grand chapeau de paille à larges bords et d'un masque vénitien doré.

Elle sortit la robe de la boîte. La jupe de la toilette bleue était ornée de différentes couches de tissu, à l'ourlet surpiqué d'une quantité faramineuse de nœuds. Même si cette robe était moins excentrique que celle que père l'avait forcée à porter au bal du duc de Dorchester l'année précédente, elle ne laisserait pas à Sara le loisir de se fondre dans le décor.

Elle plissa les yeux en s'intéressant au décolleté, auquel semblaient manquer plusieurs centimètres de tissu.

— Où est passé le reste du corset ? demanda-t-elle.

Ned fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? Il m'a l'air tout à fait correct.

— Le décolleté est beaucoup trop plongeant. Hors de question que je porte ce costume ridicule.

— Tu n'y échapperas pas.

— Donc, je suis censée assister au bal déguisée en fille de joie ?

Les narines de son frère frémirent, et il pointa du doigt l'un des murs.

— Ne sois pas idiote. C'est un costume de bergère.

Le regard de Sara s'arrêta sur le bâton de berger recourbé appuyé contre une bibliothèque. Il était décoré d'un ruban de satin bleu enroulé le long du manche. Elle imagina ce qu'elle aimerait faire avec ce bâton, et cela n'avait rien à voir avec la surveillance d'un troupeau de moutons. Mais si elle s'en servait pour frapper le crâne de son frère, il cesserait définitivement de lui verser de l'argent.

— Je suis trop vieille pour porter ce genre de déguisement.

— Tu as vingt-huit ans, et tu prends résolument la poussière. Il est temps que tu fasses quelque chose à ce sujet.

— Pourquoi est-ce qu'on considère qu'un homme de vingt-huit ans est dans la fleur de l'âge, tandis qu'une femme du même âge est perçue comme une vieille fille ?

Confus face à cette question, Ned cligna des yeux.

— C'est comme ça.

— Ce n'est pas une réponse.

Sa mâchoire se contracta.

— La semaine prochaine, tu te rendras au bal masqué de lord et lady Farnsworth, ou je ne te donnerai pas un penny de plus pour étudier tes insectes.

La chaleur brûla les joues de Sara.

— Wallace t'aidera à t'habiller et à te coiffer, ajouta-t-il.

— Je peux m'en sortir seule. Je n'ai pas besoin de l'aide d'une femme de chambre. Comme toujours, elle s'occupera de Louisa.

— Ce n'était pas une question, Sara.

— Qu'est-ce que ça peut bien changer ? s'emporta-t-elle.

Elle s'empara du chapeau aux gigantesques bords.

— Cette horreur cachera mes cheveux.

— Pas l'arrière, si tu les laisses détachés.

— Détachés ? Là, tu dépasses les bornes.

Il lui adressa un regard suffisant.

— Tes jours d'ermite tapie avec ta collection de bestioles mortes touchent à leur fin.

— Des insectes ! Et tu ne peux pas m'obliger à me soumettre à ta volonté.

— Je le peux, si tu ne souhaites pas que je jette dans la Tamise ta précieuse collection d'*insectes*.

Les battements de son cœur s'intensifièrent. Elle n'en croyait pas ses oreilles ; son frère menaçait non seulement de la priver de sa pension, mais également de détruire des années de travail, les spécimens qu'elle avait rassemblés au cours des dix dernières années. Elle plissa les yeux et ouvrit la bouche, prête à dire à Ned exactement ce qu'elle pensait de lui.

Son frère leva une main.

— Je suis sérieux. Ce n'est pas sujet à négociation.

Comprenant qu'elle n'avait pas le choix, elle se rua hors de la pièce, l'affreux costume dans les mains.

3

Dans le carrosse qui la conduisait au bal masqué de lord et lady Farnsworth, Sara pressa ses mains l'une contre l'autre tandis que le sentiment d'appréhension qu'elle craignait tant s'emparait d'elle. Heureusement, une fois arrivée, elle pourrait trouver refuge dans la bibliothèque. Cette pensée la ramena un an en arrière, au bal du duc de Dorchester. Elle revit la façon dont cet homme odieux l'avait accusée de l'espionner, un instant avant que Ned lui apprenne ce qu'il était arrivé à père.

Après sa crise d'apoplexie, père avait été porté dans le salon par plusieurs hommes. Elle se souvenait encore de la raideur de son corps, étendu sur un canapé, de la teinte bleutée de ses lèvres, et des yeux emplis de compassion du Dr Trimble quand elle avait croisé son regard. Un regard qui en disait long. Ned n'avait pas essayé de lui faire peur. Père *était* mort.

Sara renifla et cligna les paupières pour chasser les larmes qui lui picotaient les yeux.

— Si tu crois que pleurer me fera me sentir coupable de te forcer à assister à ce bal, tu te trompes, dit Ned d'un ton sec.

Dans l'obscurité du petit compartiment, elle pouvait distinguer le regard noir que son frère

lui lançait. Père ne l'avait jamais fait pleurer, et si Ned s'en pensait capable, il allait vite déchanter.

— Est-ce que tu m'as déjà vue pleurer parce qu'on m'obligeait à faire quoi que ce soit ?

La bouche de Ned se tordit.

— Non, en effet. Qu'est-ce qui te trouble autant, alors ?

— J'étais en train de me souvenir de la dernière fois où nous avons assisté à un bal. Je pensais à père.

Peut-être n'avait-il pas été le plus démonstratif des parents et s'était-il montré parfois cruel dans ses commentaires, mais il était son père.

— Un triste événement, en effet. Mais je te conseille de ne pas pleurer, ou tu finiras par ressembler à Louisa quand nous sommes partis tout à l'heure.

Elle essuya le coin de ses yeux, songeant à sa sœur. Depuis la mort de père, Louisa comptait anxieusement les jours qui la séparaient du moment où elle pourrait enfin assister de nouveau à des soirées mondaines, mais elle avait attrapé un rhume carabiné.

« J'aurais aimé que tu sois malade à ma place ; tu n'as même pas envie d'y aller », avait-elle gémi, assise sur son lit, les yeux emplis de larmes et le nez tout rouge.

La remarque de Louisa, plutôt indélicate et acerbe, n'avait pourtant pas blessé Sara, puisqu'elle aussi aurait préféré que sa sœur se rende au bal à sa place. Contrairement à elle, Louisa ne se serait pas tordu les mains avec nervosité en réfléchissant au moyen de s'éclipser dans la bibliothèque.

Leur attelage s'arrêta devant la maison de ville des Farnsworth, où une file de carrosses

attendaient tandis que des valets de pied en livrée aidaient les invités à descendre de leur véhicule.

Ned ramassa son masque vénitien et l'attacha derrière sa tête. Il portait aussi une perruque blanche et une longue cape de velours rouge.

Sara mit son demi-masque et sortit du carrosse, aidée par un valet dont le regard s'attarda sur son décolleté plongeant.

— Je ne te pardonnerai jamais de m'avoir fait porter ce costume ridicule, chuchota-t-elle à Ned tandis qu'ils progressaient vers l'entrée de la maison.

Ils pénétrèrent dans la salle de bal, et elle remarqua que plusieurs hommes se retournaient pour la regarder. Les hommes la fixaient rarement ; ils l'évitaient, en général. Ils n'avaient bien sûr pas la moindre idée de qui se cachait derrière le masque, sinon ils ne lui auraient pas accordé un seul regard, même dans ce déguisement idiot dont le corset comprimait sa poitrine. Ils la prenaient sans doute pour Louisa.

— Ah, il me semble avoir aperçu sir Charles, déclara son frère, tendant un bras pour qu'elle lui donne le sien.

— Il faut que je trouve les toilettes. J'ai besoin de me refaire une beauté.

Ned grimaça.

— Nous venons d'arriver, fit-il remarquer.

— Je n'en ai que pour une minute ou deux, répondit Sara, même si elle n'avait aucunement l'intention de rejoindre son frère et ses amis.

Elle comptait bien découvrir où se trouvait la bibliothèque de lord et lady Farnsworth.

Tout en se frayant un chemin à travers la foule, elle remarqua une autre bergère. La même robe, le même chapeau idiot, et le même ruban bleu ornant son bâton.

Très original. Du Ned tout craché.

Elle avança vers l'un des murs, là où la foule se faisait moins dense. Un homme vêtu de larges culottes, d'une chemise blanche à volants, d'un foulard et d'un loup lui fit face et la força à s'arrêter.

S'apprêtait-il à l'inviter à danser ? Sara attendit qu'un fou rire nerveux s'empare d'elle, mais ce ne fut pas le cas. Si on lui avait demandé d'expliquer ce phénomène, elle aurait mis cela sur le compte du masque. Grâce à lui, elle se sentait moins mise à nu. Les gens ne la surveillaient pas, attendant qu'elle se ridiculise en beauté. L'anonymat lui donnait une sensation de quiétude qu'elle avait rarement ressentie lors d'un bal.

Le gentleman sourit, et son regard plongea un instant sur sa poitrine.

— J'ai toujours été fasciné par les comptines pour enfants¹.

Cela n'étonna pas Sara, puisqu'il semblait très jeune.

Peut-être partirait-il si elle restait muette.

— Puis-je vous proposer quelque chose à boire, mystérieuse inconnue ?

Zut. Ne pas lui adresser la parole n'avait fait que piquer sa curiosité.

Elle secoua la tête.

Il balaya les environs du regard, avant de reporter de nouveau son attention sur le décolleté de Sara.

Elle résista à l'envie de remonter son corsage.

— Cherchez-vous quelqu'un en particulier ? demanda-t-il.

Pas quelqu'un. La bibliothèque.

1. La comptine *Little Bo-Peep* est très populaire au Royaume-Uni. Elle raconte l'histoire d'une petite bergère, Bo-Peep, qui a perdu ses moutons. (*N.d.T.*)

— J'ai changé d'avis, répondit-elle, se forçant à parler d'un ton plus grave que d'ordinaire. Je suis assoiffée.

Elle avait envie de tuer son frère. Il le méritait largement, après lui avoir choisi un tel costume.

— Auriez-vous la gentillesse de me trouver de quoi me désaltérer ? ajouta Sara.

L'homme sourit et se précipita vers la salle où étaient servis les rafraîchissements.

Dès que le jeunot eut disparu, un autre homme, déguisé en gladiateur, s'approcha d'elle. Avant qu'il soit à portée de voix, Sara s'engouffra sous l'arche la plus proche.

Elle évoluait dans un couloir quand elle entendit les gonds d'une porte grincer. Une main masculine se tendit vers elle et se referma autour de ses doigts.

Surprise, elle lâcha le bâton de bergère qu'elle tenait de l'autre main. L'homme l'entraîna dans une pièce sombre et referma la porte derrière lui.

— Pourquoi m'avez-vous fait attendre ? demanda-t-il d'une voix profonde.

Avant qu'elle puisse répondre, les lèvres de l'homme se posèrent sur les siennes dans un baiser doux mais exigeant.

L'espace d'un instant, elle fut sous le choc. Désorientée. On ne l'avait jamais embrassée. Enfin, pas comme ça. Elle tenta d'ouvrir la bouche pour dire qu'il l'avait confondue avec une autre, mais comprit rapidement sa propre erreur quand la langue de l'inconnu s'y faufila pour chercher la sienne.

Les battements de son cœur s'intensifièrent. Mais pas à cause de la peur, non. C'était une sensation nouvelle, quelque chose de primitif, qui venait d'éclorre en elle. Il y avait sans doute une explication scientifique à cela, mais pour le

moment son esprit était incapable d'envisager une quelconque hypothèse. Elle avait trop chaud pour penser.

Faisant appel à ce qui lui restait de raison, elle leva les mains vers la poitrine de l'homme, décidée à le repousser. Ses mains se posèrent sur une chemise en lin. Sous le tissu fin, elle sentit des pectoraux bien dessinés. Comme si ses mains étaient dotées d'une volonté propre, ses paumes effleurèrent le torse de l'inconnu tandis que l'odeur musquée de sa peau emplit ses narines.

Il émit un son qui semblait signifier qu'il approuvait ces caresses. Il l'attira encore plus près en l'agrippant de l'une de ses grandes mains par la taille, tout en continuant de mêler sa langue à la sienne.

C'était idiot. Elle devait le repousser. Elle s'apprêtait à le faire, quand la porte s'ouvrit. Les appliques murales du couloir projetèrent quelques rayons de lumière dans la pièce sombre.

L'homme qui la serrait contre lui gronda, comme si cette intrusion le contrariait. Il détacha ses lèvres de celles de Sara. La faible lumière l'éclaira.

Bonté divine, le duc de Dorchester !

Elle s'étouffa presque avec l'air dont elle venait de remplir ses poumons et sentit ses jambes se dérober. Il était déguisé en pirate, avec une chemise blanche et bouffante, des hauts-de-chausses moulants de couleur fauve, retenus par une épaisse ceinture en cuir noir, et des bottes qui lui montaient aux genoux. Au lieu d'un masque vénitien, il portait un bandeau sur l'œil et semblait avoir volontairement omis de raser sa mâchoire, d'ordinaire impeccable, afin de l'assombrir d'une barbe de trois jours. Il avait en effet tout l'air d'un pirate en maraude.